

de toutes les peintures qu'on lui fait des différens pays? Assurément, s'il ne consulte que la fertilité du sol, la beauté des arbres, le goût de la chasse et de la pêche, il préférera le Kentucké; s'il cherche des produits immenses, des terres à bas prix, un climat plus tempéré, avec la perspective d'une navigation facile, il s'établira dans la vallée de la Shenadore. Mais si, tenant à ses habitudes, à ses goûts d'Europe, il a besoin encore de la société, il donnera la palme à la Pensylvanie, où l'inégalité du climat devient salubre par les précautions, où l'infériorité des produits est compensée par leur prix supérieur, où il peut jouir tout-à-la-fois des agrémens de la solitude, et des avantages que procure le voisinage des grandes villes.

L E T T R E X L I.

Voyage de Boston à Portsmouth, dans le New-Hampshire, en octobre 1788.

Je partis, le 2 octobre, après dîner, dans un cabriolet, avec l'estimable M. *Barrett* (1), dont je ne puis trop louer les qualités, la douceur et l'empressement qu'il a mis dans toutes les occasions, pour me procurer des informations sur les objets de mes recherches. Nous couchâmes à *Salem*, ville située à quinze milles de distance de Boston; la route est excellente en gravier, bordée de bois et de prairies. Nous traversâmes ce beau pont de *Malden*, dont je vous ai parlé, et *Lynn*, ville remarquable par la fabrique des souliers de femme. Presque tous les habitans en sont cordonniers. On a calculé qu'il s'y faisoit plus de 100000 paires de souliers par an. On en exporte pour les états du midi, pour les îles, etc.; ils se vendent en détail à cinquante sous la paire; ils sont couverts en étoffe. A *Reading*, place qui n'est pas éloignée de

(1) Il appartient à une famille respectable de Boston. Il a été depuis nommé consul des États-Unis en France.

Lynn, est une manufacture semblable de souliers d'hommes.

Salem est une jolie ville ; on y compte sept églises , quoiqu'il n'y ait pas plus de neuf mille habitans. Pour expliquer ce fait , il faut se rappeler que c'est une des premières villes bâties sur ce continent , que le puritanisme y a régné dans sa plus grande ferveur , qu'on y a brûlé des sorciers il y a environ un siècle. Au nombre des églises , en est une pour les quakers , qui y étoient autrefois persécutés.

Salem a , comme toutes les villes d'Amérique , une imprimerie , une gazette qui copie les gazettes des autres états. J'y lus , en attendant le souper , une gazette où se trouvoit le discours prononcé par M. d'Eprémesnil, lorsqu'il fut arrêté en plein parlement. Admirable invention que cette imprimerie ! Elle met toutes les nations en rapport ; elle les électrise par le récit des bonnes actions d'un pays , qui deviennent bientôt communes à tous. Ce discours transportoit les filles de mon hôtesse ; d'Eprémesnil leur paroissoit un Brutus (1).

(1) *Heu ! quantum mutatus ab illo ! 1791.*

Il faisoit froid. Nous fimes du feu dans une cheminée à la Franklin. Ces cheminées sont fort communes ici ; celles qui n'ont point ce poêle , sont arrangées comme M. Creve-cœur les a décrites , en sorte que rarement elles fument. La maîtresse de l'auberge (*Robinson*) prenoit le thé avec ses filles ; elles nous invitèrent , nous acceptâmes. Nous n'avons , je le répète , rien de comparable en France. — Les filles , dans les auberges , sont très-proprement habillées , ont un air décent et honnête. C'est une remarque générale qui s'étend sur tous les Etats-Unis. Un aubergiste doit être un homme respecté , dans un pays où l'argent est rare ; c'est lui qui en touche le plus ; l'argent commande les provisions , et par conséquent les hommes. — Bon lit , bonnes provisions , domestiques attentifs ; et cependant on ne leur donne rien dans les auberges , ni aux cochers ; et c'est une excellente méthode. Outre que cette taxe devient insupportable par les persécutions qu'elle occasionne , elle donne aux hommes un air de basesse , et les accoutume à la servile cupidité. — Le beurre se vend ici huit sous la livre. — Il se fait un grand commerce de Salem aux îles , il y règne beau-

coup d'activité pour les pêcheries de morue.

Nous partîmes à sept heures du matin, nous passâmes le pont de Salem à Beverley. C'est un beau pont en bois, et tout à fait ingénieux; il a coûté trois mille pounds seulement. L'entreprise s'en est faite par une souscription divisée en deux cents actions. Le droit ou péage, pour un cabriolet et un cheval, est de huit sous de cet état, ou douze sous de France.

La construction de ce pont donne une idée de l'activité et des progrès de l'industrie des habitans du Massasuchett; car il a été bâti avec une très-grande célérité; il s'ouvre pour laisser passer les navires, et le mécanisme en est plus simple que celui de Charleston. La crique sur laquelle il est situé a près d'un mille de largeur. M. Chateaux en parle; il l'avoit passée dans un bac en 1782. (V. ses Voyages, t. 1, p. 192).

Sur la route de Beverley, nous vîmes une manufacture pour le coton; il y a une machine pour le carder. La compagnie avoit sollicité des faveurs ou un privilège; le privilège a été refusé, mais le gouvernement accordera des faveurs. Je vis sur la route que partout on multiplioit la culture du chanvre et

du lin; les plaines du New-Hampshire en sont couvertes.

A *London Derry*, ville dans le même état, bâtie en partie par des Irlandois, on fabrique beaucoup de toiles.

Arrivés à *New-Berry* à midi, nous dînâmes chez M. Tracy, qui a une petite maison de campagne à deux milles de cette ville. Cet Américain a joui d'une fortune de plus de deux millions; différentes entreprises l'ont ruiné, et sur-tout une fourniture de mâts qu'il s'étoit engagé à faire en France dans la dernière guerre. Il la confia à des personnes indignes de sa confiance, qui le trompèrent.

J'ai pris les informations les plus exactes sur cette cargaison de mâts, qui, vendue depuis au Havre, n'a pas rendu plus de six mille livres. Le colonel Wentworth et M. Dalton, dont je parlerai par la suite, m'ont dit qu'elle n'avoit été composée, par l'ignorance ou la friponnerie des agens de M. Tracy, que de bois de rebut, uniquement propres à brûler.

C'est cependant sur ce fait que les commis de la marine de Versailles, qui étoient stimulés par des intérêts particuliers pour faire

rejeter les bois d'Amérique, c'est sur ce fait, dis-je, qu'ils s'appuyoient avec mauvaise foi, quand ils vouloient décrier ces bois.

M. Tracy, ruiné par cette opération, et par plusieurs autres qui n'ont pas été plus heureuses, vit retiré à la campagne, et soutient le poids de son infortune avec fermeté. Il y est bien secondé par sa femme respectable, qui, au milieu de son malheur, conserve beaucoup de dignité.

C'est à l'occasion de M. Tracy, visité aussi par M. Chatellux, mais dans un temps plus heureux, que cet écrivain se livre à des plaintes amères contre les états qui surchargeoient le commerce de taxes énormes. Il dit, (t. 2, p. 288) qu'en 1781, quoique M. Tracy eût prêté à l'état cinq mille pounds, près de cent mille francs, il fut taxé à six mille pounds, c'est-à-dire, près de cent vingt mille livres.

On a de la peine à concevoir comment un particulier qui n'a que deux millions de capital, peut payer en taxes au-delà du revenu de son capital. On ne conçoit pas même comment il existe des hommes assez riches dans aucun pays pour payer une taxe aussi forte. Mais l'énigme s'explique aisément,

quand on sait que ces six mille pounds se payoient en certificats, dont la dépréciation étoit alors énorme. En consultant l'échelle de dépréciation pour le New-Hampshire, en 1781, je trouve que cent pounds en argent, valoient au mois de janvier sept mille cinq cents pounds en certificats, et en juin douze mille; ensorte que si M. Tracy a payé en juin six mille pounds en certificats, il n'a, dans la réalité, déboursé que cinquante pounds, c'est-à-dire, huit cent soixante-quinze livres environ, ce qui n'est pas une somme très-considérable pour un capitaliste de deux millions, et qui faisoit prodigieusement d'expéditions. Cette bévue, de confondre les taxes payables en papier discrédité, avec celles payables en argent, est plus d'une fois échappée à M. Chatellux.

New-Berry offre bien plus d'activité que Salem. C'est le même genre de commerce. On exporte aux îles occidentales une grande quantité de provisions, comme beurre, fromage, viande, poisson, des chevaux et des bois.

La construction des vaisseaux y a beaucoup diminué. En 1772, on y bâtit le long de la rivière de Merrimak, quatre-vingt-dix

vaisseaux; en 1788, on n'en a construit que trois. Les habitans se tournent vers le commerce des îles et les pêcheries. Merrimak est une superbe rivière, abondante en poisson. On prend la morue à l'entrée; le saumon y est en abondance et se pêche en avril; il vaut quatre à cinq sous la livre. New-Berry seroit le meilleur port des Etats-Unis, si pour y arriver, il ne falloit pas franchir une barre qui est très-dangereuse.

Dans la dernière guerre, on y construisit des corsaires qui firent beaucoup de prises, et qui, entre autres, amenèrent presque toute la flotte de Québec, ce qui inonda les Etats-Unis de marchandises angloises.

M. Marquant, un des principaux négocians de cette ville, me dit que les affaires y déclinoient; que les bois y étoient presque pour rien; que les charpentiers, qui, à la fin de la guerre, demandoient chaque jour une piastre ou deux, se contentoient maintenant de quelques schellings; qu'on pouvoit construire et équiper entièrement un bâtiment, à raison de dix-huit piastres le tonneau, etc.; que l'argent étoit rare et recherché.

En conversant avec ce négociant et différens autres, je remarquai le caractère amé-

ricain. Grand désir de faire fortune, de courir les hasards de la mer; penchant à se plaindre des désavantages de son état, de son pays, à louer les autres, à en changer. — Plaintes des taxes, des fardeaux; plaintes bien injustes, quand on les examine à fonds. Si New-Berry décline, voyez les augmentations dans les villes plus au midi, et dans les campagnes. — C'est une réflexion qu'il ne faut pas oublier, quand on compare le commerce de Boston avec celui des autres états; le commerce du Massasuchett est divisé en une foule de ports très-fréquentés: Boston, Marblehead, Salem, New-Berry, Portsmouth.

La cour de justice se tenoit à New-Berry, ce qui attiroit une foule d'habitans de tous les côtés. C'étoit le circuit — excellente méthode! Elle rend les procès moins fréquens, les expédie plus vite. — Je vis plusieurs juges chez M. Jackson, — je leur demandai s'il y avoit eu beaucoup de crimes dans le cours de cette année; non, me dit l'un d'eux, il n'y point eu de meurtres, et peu de vols. Tout se réduisoit-là.

New-Berry annonce l'aisance: on la doit à une trentaine de familles françoises qui y